

Présence de Paul Claudel à Vézelay

Longtemps, Claudel n'a guère montré d'intérêt pour la petite ville de Vézelay et sa basilique romane

A l'automne 1910, Claudel, pour la première fois, fait mention de Vézelay dans son Journal. A 42 ans, il écrit le 23 octobre :

« *A travers le Morvan, Saint-Père, Vézelay, Auxerre*¹. »

Consul à Prague, il est en congé en France depuis le 23 septembre et jusqu'au 2 novembre de cette année-là. Il séjourne avec sa femme et ses jeunes enfants dans sa belle-famille à Hostel et chez ses parents à Villeneuve². Il a également des activités à Paris. Mais il met aussi à exécution un projet qui remonte semble-t-il à 1903. A ce moment-là, Philippe Berthelot passait quelque temps avec sa compagne au consulat de Foutcheou chez Claudel. On appréciait à table un vin de Bourgogne commandé dans la famille d'un collègue et ami, Michel Graillet³. L'idée avait été de faire ultérieurement « *une petite tournée en Bourgogne en auto avec les Berthelot* » comme il l'écrivait à Gide⁴ pour aller rendre visite au viticulteur, goûter ses vins à la cave et en faire provision. L'oncle Graillet, à Morey-Saint-Denis, produisait des grands crus et des premiers crus de pinot noir, son vignoble touchant ceux de Chambertin. Quelque sept ans plus tard, le trio d'amis entreprit de sillonner la Bourgogne, pendant une semaine, en suivant un itinéraire jalonné par des églises médiévales. Le Journal de Claudel cite Sens et ses rosaces, l'abside ronde de Pontigny, le cloître roman de Fontenay, le retable

¹Paul Claudel, Journal, Introduction par François Varillon, texte établi et annoté par François Varillon et Jacques Petit, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1968, tome I, octobre 1910, pp 175-176.

² Hostel : dans l'Isère. Villeneuve-sur-Fère en Tardenois : dans l'Aisne.

³ Michel Graillet, (1873-1930), élève-chancelier à l'époque à Shanghai et ami de Paul Claudel en Chine.

⁴ Paul Claudel et André Gide, *Correspondance, 1899-1926*, Paris, Gallimard, 1949, lettre du 14 septembre 1910, p. 152.

de Van der Weyden à Beaune, le narthex et la façade de Tournus, le tympan et les chapiteaux d'Autun. Par contre, le voyage de retour s'effectue dans la seule journée du 23 octobre. Pas plus qu'à l'aller, il n'y a de halte prévue à Vézelay. Le retour le dimanche, signalé ainsi par Claudel, « *à travers le Morvan*⁵ », suggère que la traversée du massif que Vézelay ferme au nord s'est faite d'une traite pour gagner Paris. A l'aller, après Sens quitté le matin, les voyageurs étaient d'évidence passés en voiture devant les trois églises d'Auxerre. Mais ils avaient ensuite bifurqué vers Pontigny. En continuant tout droit vers le sud, ils auraient pu apercevoir, à l'horizon d'une courbe de la route, la silhouette lointaine des tours de sa basilique. Faute d'autres détails sur le chemin du retour, doit-on imaginer des étapes ? Apparemment il fallait rentrer. Il est peu vraisemblable qu'ils se soient écartés de la grand-route pour gagner Vézelay. Pourtant, le chauffeur a sans doute eu besoin d'une pause, et il a fallu déjeuner. Tout incline à penser qu'une halte s'est faite ailleurs qu'à Vézelay et que Vézelay ne faisait pas partie du projet. De toute façon, on peut aussi croire, peut-être, à une certaine lassitude des visites, voire à la fatigue ? Si Claudel était en congé, ce n'était pas le cas de Philippe Berthelot qui devait reprendre les affaires en cours au ministère, sans doute dès le lendemain lundi. Et Paul pouvait-il prendre plus longtemps des loisirs quand madame Claudel était demeurée à Paris avec trois très jeunes enfants ? A l'époque, Vézelay n'est pas encore un lieu touristique, il ne le deviendra qu'au début des années 1960. C'est essentiellement un lieu de pèlerinage et aucun des trois voyageurs n'a sans doute vu que l'intérêt eût été grand de s'y arrêter. Et pourtant, étonnamment déjà, Claudel le cite, accompagné de la mention de Saint-Père, une petite bourgade qui lui est toute proche !

Dix ans plus tard, en décembre 1920, Claudel accompagne le Roi du Danemark sur les champs de bataille de l'est de la France. Il mentionne dans son Journal des détails sur la cathédrale de Verdun, mais c'est la situation géographique de la ville, « *cette espèce de butte et de citadelle qui domine le fleuve* », qui amène une allusion inopinée et pertinente à Vézelay : « *Ainsi Alésia, Angoulême, Vézelay. Elément féodal, tandis qu'en Allemagne c'est toujours le passage, le défilé*⁶... ». Plus tard, à partir de 1927, quand Claudel aura acheté le château de Brangues dans l'Isère, il fera souvent le trajet depuis Paris jusqu'à Brangues en voiture, en traversant la Bourgogne. Il choisira de déjeuner le plus souvent à Saulieu⁷, entre Paris et Lyon, ou parfois à Avallon à l'Hôtel de la Poste, rarement à Cravant, et on ne trouve plus mention de Vézelay dans le Journal pendant une vingtaine d'années.

En 1940, des circonstances imprévisibles le conduisent à Vézelay

⁵ Paul Claudel, Journal, tome I, *op. cité*, octobre 1910, p. 176.

⁶ *Ibid.*, décembre 1920, p. 498.

⁷ Saulieu et sa célèbre *Hostellerie de la Côte d'or*, réputée pour sa gastronomie. Le chef était alors Alexandre Dumaine.

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'écrivain Romain Rolland a quitté la Suisse et la villa Olga des bords du Léman et s'est installé à Vézelay. Sa nostalgie et le sentiment de sa solitude inquiètent sa femme, d'autant qu'il est âgé à présent et toujours en mauvaise santé. Elle lui propose d'inviter un écrivain parisien pour quelques jours. Duhamel, avec qui il a été si ami, mais dont il s'est éloigné maintenant ? Mauriac ? Romain n'en veut pas. En définitive, Marie avance le nom de Claudel qu'il accepte en disant, peut-être sans grand enthousiasme, *Va pour Claudel*. Est-il curieux de retrouver son ancien camarade du lycée Louis-le-Grand ? A-t-il besoin de comprendre sa femme Marie et l'étrange attirance qu'elle ressent pour le poète ? C'est chez lui qu'elle a abjuré le 10 février, et par écrit comme l'a exigé Claudel, la religion orthodoxe pour se faire catholique. Claudel, de son côté, veut bien revoir Romain Rolland, mais à Paris, car madame Claudel a été exaspérée des visites intempestives de Marie, de ses volumineux courriers, un temps quasi quotidiens, de cette étrange passion qu'elle manifeste pour le grand homme. Un séjour à Vézelay, si court soit-il, paraîtrait suspect et le mettrait dans l'embarras. Claudel à Paris est plus libre de ses mouvements, et n'aurait pas à rendre compte d'un repas au restaurant avec les Rolland. En 1940, il s'est écoulé un demi-siècle depuis la dernière rencontre avec Romain. Depuis longtemps, celui-ci a considéré sans déplaisir que « *le nom d'ami est trop grand pour (s)es rapports de camaraderie avec Claudel*⁸ » autrefois. Et quant à Paul, il avait demandé à une de ses correspondantes de ne plus évoquer « *cet affreux personnage de Romain Rolland au jus de chique que je ne connais que trop*⁹ ». Pourtant, à présent, les deux écrivains vont se retrouver, d'abord à Paris, le 16 mars 1940, puis à Vézelay le mois suivant. Marie aura convaincu Claudel ? Ce dernier aura appris d'elle qu'il subsiste « *beaucoup de sentiments chrétiens* » chez Romain qui, à présent, « *semble vouloir se convertir*¹⁰ » ! Une fois de plus, Marie s'est sentie éperdument amoureuse d'un homme plus âgé qu'elle. Cette fois c'est Claudel, dont elle a d'abord aimé passionnément quelques œuvres. Elle avait découvert *Tête d'or* dans sa jeunesse à Saint-Petersbourg. Le livre, prêté par un ami de la famille, l'avait enthousiasmée. Jeune fille, puis jeune mariée, épouse du prince Koudacheff, elle avait séjourné chez l'artiste et poète Volochine, à Koktebel, en Crimée. Elle s'y trouvait durant l'été 1917 où elle avait pu lire l'une des *Cinq Grandes Odes* intitulée *Les Muses* que Volochine avait traduite en russe et publiée dans la revue *Apollon*¹¹. Elle-même faisait des vers en russe et en français, et elle avait été l'amie des plus grands poètes russes, à Koktebel et à

⁸ Lettre de Romain Rolland à Stefan Zweig du 10 juin 1920, *Romain Rolland-Stefan Zweig, Correspondance*, tome II, 1920-1927, Paris, Albin Michel, 2015, p. 101.

⁹ Lettre de Paul Claudel à Gabrielle Vulliez en 1927, publiée dans *Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel, 1923-1931*, Centre d'études gidiennes, Université de Lyon II, 1981.

¹⁰ Paul Claudel, *Journal*, tome II, *op. cit.*, 12 mars 1940, p. 306.

¹¹ *Maximilian Volochine, poète, critique et peintre dans le Paris de la Belle Epoque*, Catalogue de l'exposition à la Mairie de Paris 6^e, juin 2010, conçu et rédigé par Marie-Claude Albert.

Moscou : Marina Tsvetaieva, Ilya Ehrenbourg, Ossip Mandelstam, Anna Akhmatova¹² entre autres. L'insistance de Marie en ce début de l'année 1940 finit par convaincre Claudel de venir à Vézelay, d'autant que Romain lui avait écrit dès le 13 mars : « *Je crois que vous ne regretteriez pas trop de faire halte dans notre maison silencieuse, haut perchée au-dessus du vieux chemin de ronde désert qui mène à la terrasse de Saint Bernard.*¹³ » Paul a dû trouver une date et ruser quelque peu dans son foyer. Pourquoi n'aurait-il pas profité, pour éviter la discorde, des jours où madame Claudel était très occupée ? Elle devait se rendre à Brangues à la fin du mois de mars pour organiser le travail du jardinier et acheter une vache. Et Paul avait découvert une bonne raison de s'échapper. Leur fille aînée était mariée à Festigny, non loin de Coulanges, à une cinquantaine de kilomètres seulement de Vézelay ! Il a été convenu que Marie le mènerait avec sa Citroën y passer une journée. Donc Paul se décide à prendre le train pour Laroche-Migennes où elle vient le chercher le dimanche 14 avril, tandis que Romain les attend dans sa maison du 14 rue Saint-Etienne. Il est malencontreusement fiévreux et alité depuis la veille. Qu'à cela ne tienne. Marie a pris toute l'organisation en charge. Le Journal de Paul et le Journal de Romain relatent l'essentiel de l'emploi du temps. Si le premier se contente de rendre compte des dates et des principales activités, nous en apprenons davantage en lisant le second. Ainsi le dimanche 14, après le déjeuner, Paul monte d'un pas alerte avec Marie la rue qui mène à l'église. Ils rendent visite au chanoine Marie-Augustin Despiney à la cure où ils sont reçus par le prêtre honoré d'une telle rencontre. Celui-ci mène ses deux visiteurs jusqu'à l'église, poussant « *la lourde porte*¹⁴ » qui ouvre directement au sud sur la nef. Paul sait que l'église porte le nom de sainte Marie-Madeleine et qu'elle est une demeure pour la Sainte, puisqu'elle garde dans une châsse une relique vénérée par les pèlerins depuis des siècles. En avril 1936, pendant la semaine sainte, il s'était recueilli à Saint-Maximin, en Provence, auprès d'une autre relique de Madeleine, et il ressent ici comme sa présence toute proche. Debout sous la voûte romane, il regarde, attendri, l'« *alternance des dés blancs et jaunes* » des arcs doubleaux. Il éprouve une fugitive « *impression blonde comme des cheveux, comme de la soie et lumineuse* ». Il voit « *çà et là une coloration rose comme une joue de vierge*¹⁵ ». Une visite détaillée de la basilique commence sous la savante direction du curé-doyen. Docteur en théologie, celui-ci n'a-t-il pas écrit un ouvrage sur le monument¹⁶ ? Son enseignement sera présent dans l'esprit de Paul qui, dès le retour, préparera un article. Claudel reste silencieux à prier au milieu de la nef,

¹² Marina Tsvetaieva (1894-1921), Ilya Ehrenbourg (1891-1967), Ossip Mandelstam (1891-1938), Anna Akhmatova (1889-1966), Sofia Parnok (1885-1933), parmi d'autres, tous poètes, et certains victimes du régime soviétique.

¹³ Lettre de Romain Rolland dans *Claudiel-Rolland, une amitié perdue et retrouvée*, Edition établie, annotée et présentée par Gérard Antoine et Bernard Duchatelet, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la Pléiade », 2005, p. 85.

¹⁴ Paul Claudel, *Œuvres en prose*, Préface de Gaëtan Picon, Textes établis et annotés par Jacques Petit et Charles Galpérine, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, *Vézelay*, p. 318.

¹⁵ Paul Claudel, *Supplément aux Œuvres complètes*, tome II, Lausanne, L'Age d'homme, 1991, *Vézelay*, 18 juin 1940, p. 291.

¹⁶ Marie-Augustin Despiney, *Guide-Album de Vézelay*, Magasin du Pèlerin Editeur, 1930.

surpris de découvrir le chœur gothique. En contraste avec la nef, l'allure élancée et la blancheur immaculée de la pierre lui donnent du chœur l'image étonnante d'un vêtement liturgique, d'une aube pure qui protège et ferme l'édifice. Le prêtre et Marie se taisent un moment en voyant Paul prier avec ferveur. A présent, M. Despiney l'arrête devant les chapiteaux de la nef et les commente. Paul se dira frappé par les représentations du combat spirituel, celui de Samson, celui de David. Sans doute était-ce la première fois qu'il pouvait retrouver dans la pierre des récits de la Bible aussi nombreux, aussi vivants, et sculptés d'une façon aussi parfaite. Cette visite l'aura passionné. Il descend à la crypte pour prier auprès de la châsse de Sainte Madeleine vers laquelle il approche ses lèvres, puis tous les trois remontent vers le narthex. A la sortie de la basilique, une vive émotion s'empare de lui quand il est mené à la terrasse du château, la vaste esplanade derrière l'édifice, là où les abbés au Moyen-âge avaient bâti l'imposant monastère. « *Au centre de la patrie* », il voit les collines alentour « *affluer vague à vague, motte à motte*¹⁷ », comme si elles devaient répondre à un appel mystérieux, à une impérieuse convocation. Tous trois vont également visiter le musée lapidaire : le prêtre est fier des aménagements qu'il a pu entreprendre. Dans une salle de l'ancien couvent qui jouxte l'église, les statues et les chapiteaux originaux déposés par Viollet-le-Duc au moment de la restauration des années 1860 semblent intéresser Paul. Mais, si attentif jusque-là, le voici qui se montre soudain désinvolte et plaisantin. Il surprend et choque le curé par des réflexions de mauvais goût. Celui-ci échange des regards consternés avec Marie. Claudel proclame que Saint Benoit, avant de ressusciter un mort, se prend à lui faire de l'œil ! Il est temps de se quitter ! Le lendemain, Paul se rend à l'abbaye de La Pierre-qui-Vire, à une quarantaine de kilomètres dans le Morvan, où Marie lui a ménagé un rendez-vous avec le Père Abbé. Naturellement, il a pris place dans l'auto conduite par Marie. « *Il est reçu par le supérieur, avec toutes les marques de la vénération et de l'admiration – comme s'il était un Père de l'Eglise. Le supérieur dit que les jeunes moines discutent passionnément de ses livres. Claudel en est ravi*¹⁸. » Sur le chemin du retour, une brève halte à Avallon lui permet de découvrir l'église Saint-Lazare. Comme convenu, Paul va consacrer le mardi à sa fille aînée. De toute façon, il faut bien justifier son voyage, et il doit rapporter à Paris des nouvelles de celle-ci, mariée depuis 1928 à un négociant de bois en gros à Festigny. La distance de

Vézelay n'est pas si grande. On peut faire l'aller et retour dans la journée. Tout est prévu. L'épouse de Romain qui prend à nouveau le volant est attendue, et tout naturellement participe au déjeuner. La voilà heureuse d'être accueillie dans l'intimité de la famille. Elle fera avec plaisir la connaissance des petits-enfants de Paul, Jacques, Guy et Serge, qui ont dix, sept et six ans. En voiture, elle a beaucoup parlé. Comme la veille, il reste peu de temps au retour pour que Romain

¹⁷ Paul Claudel, *Œuvres en prose, op. cit.*, p. 322.

¹⁸ Romain Rolland, *Journal de Vézelay, 1938-1944*, Edition établie, présentée et annotée par Jean Lacoste, avec la contribution de Marie-Laure Prévost, Paris, Bartillat, 2012, p. 385.

puisse s'entretenir avec Paul, d'autant que Marie ne lâche pas les deux hommes de la soirée. Et Claudel, un couche-tôt, n'aime pas veiller. Aussi comme à Paris le mois précédent, ils ne se verront qu' « à la dérobee¹⁹ ». De toute façon, Romain est un grand vieillard qui n'aurait pu accompagner son ancien camarade. Le mercredi qui suit, dès le matin, Paul engage Marie à sortir. Est-il tellement séduit par le lieu, et veut-il explorer les abords de la ville, la « colline qui porte la cathédrale²⁰ », et comprendre l'emprise du bâtiment sur la cité ? Craint-il que la brièveté de son séjour l'empêche de tout voir ? Ou bien éprouve-t-il la nécessité urgente de catéchiser encore la récente et incomplète convertie ? A Vézelay il a été tout heureux comme s'en est réjoui Romain. Il a oublié qu'il avait affaire à un compagnon de route si proche du parti communiste, quelqu'un qui soutient un régime que lui, Paul, juge prodigieusement dangereux et exécrationnel. Il a pu se laisser aller avec Marie à son besoin de *despotiser*, selon le mot de Romain. Ce n'est certes pas nouveau chez lui. Ministre à Rio de Janeiro, ses collaborateurs ne savaient comment résister à ses manières en société, à ses caprices autoritaires²¹. Aujourd'hui il a encore fait montre d'exigences surprenantes, comme celle d'obliger Marie à réciter des dizaines de chapelet à voix haute au milieu de la nef ! Pour la messe matinale, il la réveille dès six heures sans se préoccuper de ses besoins de sommeil. Il a cru mener le jeu alors que c'est finalement elle qui a tenu les rênes. Le lendemain jeudi est le jour du départ. En voiture, elle accompagne Paul à l'église de Saint-Père, dans la vallée de la Cure, deux kilomètres plus bas, pour la messe de 7h30. Il n'a pas plutôt pris le petit-déjeuner qu'il émet le vœu de monter se recueillir à la basilique. Il est déjà dix heures quand il revient, et le départ est impérativement fixé à dix heures et demie. Romain obtient un quart d'heure de conversation, seul à seul avec son invité, et lui propose de réciter le Notre-Père. Tous deux s'étreignent avec émotion au moment de se quitter. Mais Romain va regretter de n'avoir eu avec lui qu'« un entretien intime, seul à seul »²². Tandis que Paul repart joyeux avec le sentiment d'avoir accompli une tâche importante, il peut dire à Romain : « En somme, je vois que vous êtes sur le bon chemin ; entre nous, c'est une différence de degrés²³ ... »

Pour lui éviter de changer de train, Marie le conduit directement à la gare de Laroche-Migennes, à mi-distance de Paris. Et à l'approche du quai (mais ne l'avait-elle pas décidé déjà en son for intérieur à Vézelay ?), elle avertit Paul qu'elle lui épargne le voyage fatigant en train. Elle va le mener directement jusqu'à Paris dans la Citroën. Il ne réagira pas, ne pensant plus à son camarade Romain seul et souffrant, qui a besoin de sa femme, n'imaginant même pas la

¹⁹ Romain Rolland, *Journal de Vézelay, 1938-1944, op. cit.*, p. 379.

²⁰ Expression d'Erich Kuby, officier allemand et éditeur à Berlin qui visite Rolland le 20 septembre 1940. Citée par Pierre Saint-Germain, *Etudes Romain Rolland, Cahiers de Brèves*, n° 37, juin 2016, p. 52.

²¹ Les anecdotes foisonnent à propos de son comportement avec ses collaborateurs Darius Milhaud et les Hoppenot dans le Journal d'Hélène Hoppenot, établi, introduit et annoté par Marie-France Mousli, Paris, Editions Claire Paulhan, Volume I, 2012.

²² Romain Rolland, *Journal de Vézelay, op. cit.*, p. 385.

²³ *Ibid.*, p. 387.

fatigue supplémentaire que va représenter ce voyage pour elle. Il sera mené jusqu'à l'entrée de son immeuble, 4 avenue Hoche. Marie reprendra aussitôt la route pour Vézelay malgré un gros orage, sous des pluies diluviennes et même la grêle. Quand enfin elle est rentrée et rompue de fatigue, il est 19 heures. Elle est incapable de s'occuper de son malade. Elle se couche tout habillée pour dormir profondément pendant quatorze heures de suite. Paul, lui, revenait de son expédition complètement détendu. Loin des siens, dans un lieu inconnu, loin de ses relations et de ses obligations habituelles, il s'était montré d'agréable compagnie, même s'il avait vu Romain « *si fatigué et si fragile*²⁴ », et devenu « *un très vieil homme qui tend un bras lent trop fatigué pour donner une poignée de main*²⁵ ». Leur contemporain Paul Valéry, à peine plus jeune, quand il tendait la main, lui, son aisance faisait qu'il avait « *l'air de la donner à baiser*²⁶ », disait ironiquement Georges Duhamel. Rolland ne pourrait mener une vie mondaine, comme d'autres écrivains de ses contemporains. Quant à Claudel, convive de bon appétit et enclin à la boutade, voire aux plaisanteries de mauvais goût qui ne faisaient rire que lui, il s'écroulait dans un sommeil réparateur dès le dîner terminé, à l'heure où ses hôtes auraient voulu pouvoir un moment converser avec lui.

Claudel avait toujours aimé contempler les églises médiévales, de Chartres à Reims, d'Amiens au Mans et à Rouen. La flèche de la cathédrale de Strasbourg à la fin des années 1930 lui était apparue « *dans le ciel échevelé de l'Est... (telle) une grande quenouille*²⁷ », et lors d'une autre visite « *comme un signal, comme une arme, comme un drapeau, comme une leçon*²⁸ », tandis que les statues du porche semblaient s'échapper du portail en cortège. Depuis des décennies, la cathédrale Notre-Dame de Paris, lieu de sa conversion en 1886, le subjuguait. C'est dans cet édifice qu'il avait fait son apprentissage de chrétien, et ce lieu lui offrait alors le dimanche la magnificence de ses offices solennels et des textes de la liturgie. Il s'était pris à considérer la vénérable église comme une mère qui lui avait tout appris. En 1940, les émotions que cette basilique de Vézelay lui avaient données venaient certes de la beauté du monument. Cet édifice, bâti pour abriter les reliques de sainte Madeleine, la pécheresse accueillie par Jésus, s'était comme métamorphosé. Claudel avait eu une vision de la pierre qui s'était animée et devenait vivante, de l'ensemble des pierres laissant entrevoir une personne. Après lui, n'entendra-t-on pas un autre écrivain, Jules Roy, « *discerner les formes féminines de la basilique*²⁹ » ? Claudel n'avait-il pas écrit un jour que les «

²⁴ Autre remarque de Erich Kuby, officier allemand en visite en septembre 1940, citée par Pierre Saint-Germain dans *Etudes Romain Rolland, Cahiers de Brèves, op. cit.*, p. 51.

²⁵ Yvette Szczipak-Thomas, *Un diamant brut, Vézelay-Paris, 1938-1950*, Paris, Métailié, 2008, p. 196.

²⁶ Georges Duhamel, *Le Livre de l'amertume, Journal 1925-1956*, extraits présentés et annotés par Bernard Duhamel, Paris, Mercure de France, 1983, p. 19.

²⁷ Paul Claudel, *Œuvres en prose, op. cit.*, *La cathédrale de Strasbourg*, p. 311.

²⁸ Paul Claudel, *Œuvres complètes*, Lausanne, L'Age d'homme, Collection du Centre Jacques Petit, tome II, *La cathédrale de Strasbourg*, p. 280.

²⁹ Jules Roy, *Les années de braise, Journal 3, 1986/1996*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 290.

*cathédrales sont des personnes*³⁰ ! Soudain l'église de pierre lui apparaissait comme la Sainte elle-même, une « *âme lumineuse et respirable*³¹ ». Et d'une façon plus merveilleuse encore, pas seulement une âme, mais une personne charnelle, avec sa « *couleur blonde*³² ». En contemplant les arcs doubleaux de la voûte, il avait admiré « *l'alternance de cette pierre blanche d'Andilly avec la pierre jaune de Tharoiseau qui unit dans un dégagement de soie l'effluve d'une chair purifiée aux ardeurs de la chevelure*³³ ». Et les arcs romans ne semblaient-ils pas sceller le vase qui enfermait le parfum ? Cet attachement à la Sainte, il l'avait ressenti à Saint-Maximin, quelques années auparavant, quand il avait appris l'histoire des reliques. Mais cette perception étonnante, ce sentiment d'une incarnation inattendue dans la pierre, c'était à Vézelay, le seul sanctuaire où il pouvait recevoir une telle révélation ! Aussitôt après son retour à Paris en avril 1940, il note ces impressions si fortes. Et plusieurs années après, il rédige un texte extraordinaire qui enchante, publié comme préface à un livre de photographies³⁴. Ce ne sera pas si facile à Paul de tenir la promesse faite à Romain : revenir le voir dans sa maison. Il lui avait fallu le truchement de Marie pour pouvoir accéder à la première demande. Si émerveillé qu'il ait été, si comblé par le lieu, il n'avait finalement plus rien à lui demander. C'est ainsi que raisonnait Paul, il l'a dit plus tard, des lieux qu'il avait le plus aimés. En 1943, il obtiendra non sans peine l'*Ausweis* des autorités d'occupation pour aller de son château de Brangues, où il résidait pendant la guerre, à Paris, où il souhaitait assister aux répétitions du *Soulier de satin* et de *L'Echange*³⁵. C'était l'occasion ! Parti de Brangues le 26 mars, il y sera revenu le 10 avril. Mais ce n'est pas sur le trajet qu'il s'arrêtera à Vézelay. Il viendra exprès de Paris, le lundi 5 avril. Le taxi l'attendra à midi à l'arrivée du train. Et il repartira le mercredi 7, dès cinq heures et demie du matin par le même taxi dans lequel Marie l'accompagnera. Il avait mis comme condition à sa venue de dormir à l'hôtel, ce que Marie avait refusé avec véhémence, et Paul avait cédé. Sur l'insistance de cette dernière, il séjournera une nuit de plus que ce qu'il avait prévu. Comme en 1940, malheureusement, Romain est malade et condamné à la chambre. Cette fois, ils ont tout de même « *quelques bons entretiens intimes*³⁶ », même si Marie s'éloigne difficilement. En fait, à sa sœur, Romain dira qu'il a pu avoir seulement « *quelques entretiens, seul à seul*³⁷ ». A 72 ans, Paul paraît en pleine forme, manifestant toujours un robuste appétit, et une aptitude à monter la *colline éternelle* avec aisance jusqu'à la basilique, qu'il veut tout de même revoir. A la gare de Sermizelles-Vézelay, les trains ayant été

³⁰ Paul Claudel, *Supplément aux œuvres complètes, op. cit., La cathédrale de Strasbourg*, p. 279.

³¹ Paul Claudel, *Œuvres en prose, op. cit., Vézelay*, p. 318.

³² *Id.*

³³ *Ibid.*, p. 319.

³⁴ *Vézelay*, Photographies de Jean Roubier, Paris, éditions Challamel, 1948.

³⁵ A cause du refus de la censure, *L'Echange* ne pourra être mis en scène par Pierre Franck. Par contre Jean-Louis Barrault commencera les répétitions du *Soulier de satin* au printemps 1943. La première, prévue pour octobre, aura lieu le 27 novembre de la même année.

³⁶ Romain Rolland, *Journal de Vézelay, op. cit.*, avril 1943, p. 889.

³⁷ *Claudé-Rolland, op. cit.*, p. 25.

brutalement supprimés, Marie gagnera avec lui en taxi la gare d'Auxerre, cinquante kilomètres plus au nord. Ainsi il sera rentré à Paris le jour même, à l'heure prévue au théâtre pour la répétition du *Soulier de satin*.

Paul ne reviendra plus à Vézelay. Il reverra Romain une seule fois à Paris mais poursuivra une copieuse correspondance avec lui. Romain meurt le 31 décembre 1944. Marie partagera ensuite son temps entre Paris et Vézelay. Paul lui fera souvent visite boulevard Montparnasse et, en 1948, il sera le premier président de l'association qu'elle fondera à la mémoire de son mari. On pourrait en conclure que si la fidélité de Paul envers Romain Rolland se poursuit au-delà de la mort, sa relation avec Vézelay est terminée. Pourtant les événements montrèrent que les choses ne furent pas si simples.

Une suite étonnante à la présence de Claudel à Vézelay

Au début de la seconde guerre mondiale, Claudel pouvait offrir à sa famille un abri sûr, son château de Brangues, où il y avait de la place pour héberger et nourrir tous ses enfants et tous ses petits-enfants. Tous ? Certainement pas. Comment pouvait-il leur adjoindre sa fille clandestine et la mère de celle-ci, celle qui fut l'« amie sur le navire³⁸ », et sa maîtresse passionnément aimée en Chine ? C'est la seconde famille dont il assume la charge depuis vingt ans. D'août à octobre 1939, par l'intermédiaire de l'amie Françoise de Marcilly, elles avaient été accueillies chez les Dominicaines de Béthanie, en grande banlieue parisienne. Mais il leur avait fallu rentrer, les religieuses fermant leur maison. En mars 1940, à Paris, Paul a parlé d'elles deux, longuement avec Romain dès le premier jour à Paris de leur « retrouvance³⁹ ». Est-ce à ce moment qu'il a eu l'idée de demander l'hospitalité pour ses amies⁴⁰ ? Est-ce bien évident qu'il a posé la question ? Où est-ce Marie qui a éprouvé le besoin d'offrir à cet homme qui semble si perturbé et qui répond si mal à ses avances, une réponse à sa demande muette ? Toujours est-il que *les dames* vont finir par parvenir à Vézelay. Très réservées à l'annonce de cette proposition, elles vont céder sous la pression de Claudel. Elles recevront de Marie une série de lettres harcelantes. Une petite maison séparée, dans le jardin des Rolland, leur est réservée. Mais le 6 juin, à l'arrivée, il n'est plus question pour Rosie et Louise d'avoir leur indépendance. La grande chambre de Marie, celle dans laquelle Claudel avait dormi, est offerte à Rosie, tandis que Louise est éloignée à l'étage supérieur, dans la chambre que Madeleine, la sœur de Romain, occupe lors de ses visites. Elles ne se sentiront bien ni l'une ni l'autre dans cette

³⁸ Paul Claudel, *Œuvre poétique*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, *Cinq Grandes Odes, Les Muses*, p.232.

³⁹ On trouve le mot employé par Rolland dans sa lettre du 20 octobre 1941, publiée dans *Claudel-Rolland, op. cité*, p. 179.

⁴⁰ Claudel dans sa correspondance désigne souvent ainsi à mots couverts Louise et Rosie, ce qui blessa Louise quand elle l'apprit.

maison de la rue Saint-Etienne. Elles ont tout de suite eu pour Romain de l'admiration, mais les échanges avec Marie, tantôt très gentille, et tantôt si autoritaire et si énervée, leur semblent pesants. D'autant que Marie exerce sur elles une surveillance de tous les instants. Elles n'ont pas envie de s'en plaindre à Paul qui s'étonne de n'avoir guère de nouvelles. Il a envoyé à Louise ses notes sur Vézelay⁴¹ et il l'engage à les utiliser comme guide de la basilique. Il évoque l'air vivifiant qui va redonner des forces à Rosie qui était fatiguée. Il parle de « *cette bonne Madame Rolland*⁴² », de « *nos admirables amis R.R.*⁴³ ». Il tente d'encourager les deux exilées qui, elles, jugent l'atmosphère de la maison irrespirable, et sont choquées de l'accueil offert aux officiers allemands en visite. Mais elles vont l'une et l'autre s'émerveiller et prier ardemment dans la basilique, parcourir les ruelles de la cité médiévale, suivre le chemin de ronde « *au pied des vieilles murailles qui croulent*⁴⁴ », en contemplant la vallée de la Cure en contrebas. Un matin d'octobre, enchantée par la lumière de l'automne, Rosie note qu'au lever du soleil « *tout était doux avec des tons d'opale, et la vallée comme un lac qui rend tout si présent et lumineux*⁴⁵. » Dans la petite ville, Rosie s'est fait quelques connaissances. La fille du pharmacien Rabigot, madame Kanapell, la fait entrer et s'asseoir dans l'officine, les patrons du *Cheval blanc* et leur fille bavardent volontiers avec elle quand elle vient prendre un thé. Elle raconte une rencontre agréable à la messe du dimanche, où « *la Supérieure en civil s'est penchée par-dessus mon épaule pour me serrer la main avant de sortir. Au premier moment je ne la reconnaissais pas ! Comme elle a une expression bonne et douce* !⁴⁶ » Rosie se sent comprise et réconfortée, car au-delà de la courtoisie de Romain, elle sait bien que le jugement que le couple Rolland porte sur elle n'est guère favorable.

Depuis 1933, l'année où Louise avait appris, à 28 ans, que Claudel était son père, celui-ci lui avait demandé de ne garder « *aucun sentiment trouble* » à propos de Rosie. Il ajoutait que « *la faute commise a été durement et noblement expiée et elle est aujourd'hui comme si elle n'avait jamais été.*⁴⁷ » Maintenant cette femme tant aimée jadis était à Vézelay. Comment ne serait-il pas apparu comme une évidence qu'il existait un lien entre la sainte patronne de la basilique, Marie-Madeleine, la pécheresse repentie, et Rosie, autrefois coupable d'adultère et aujourd'hui menant courageusement une vie solitaire dans une certaine pauvreté ? Il a donc repris l'article écrit rapidement en juin 1940, et il le transforme en un poème, une superbe louange de la Sainte à l'ombre de laquelle, discrètement, s'est profilée Rosie. A celle qui a beaucoup péché, il a été beaucoup pardonné, comme le disent l'Evangile et toute la tradition chrétienne. Les reliques de Marie-

⁴¹ Lettre inédite de Claudel à Louise, 9 juin 1940.

⁴² Lettre inédite de Claudel à Louise, 14 juin 1940.

⁴³ Lettre inédite de Claudel à Louise, 12 juillet 1940.

⁴⁴ *Claudé-Rolland, op. cit.*, p. 195.

⁴⁵ Lettre inédite à Louise du 12 octobre 1940.

⁴⁶ *Id.*

⁴⁷ Lettre inédite de Claudel à Louise, 6 août 1933.

Madeleine, examinées en 1265 en Provence, à Saint-Maximin, quand la boîte avait été ouverte, avaient laissé échapper deux voiles de soie et des cheveux. Saint Louis deux ans plus tard les avait officialisées. Ces cheveux qui avaient essuyé les pieds de Jésus trempés par les larmes ! Rosie avait une abondante chevelure blonde. Au souvenir de la sublime chevelure de son amie, comment n'aurait-il pas fait le lien !

Paul a quitté Vézelay mais il y a fait venir ses *amies* qui demeureront chez les Rolland pendant cinq mois. J'ai raconté ailleurs⁴⁸ le drame survenu quand les Rolland doivent, après le décret du juillet 1940, déclarer la présence à leur domicile de la citoyenne britannique qu'est Rosie. Si Romain en discute avec les officiers allemands en cherchant une solution, Marie, effrayée des conséquences d'une non-déclaration, ne manque pas une occasion de rappeler la situation aux visiteurs. La solution eût pu être d'obtenir le départ des dames pour leur domicile parisien. Louise, qui avait, elle, la nationalité française, avait pu voir le commissaire de police de leur quartier qui était prêt à faire de Rosie une Française, mère d'un soldat mort pour la France. Finalement, toutes deux rentrèrent à Paris, mais c'était trop tard pour échapper à l'arrestation et à l'envoi dans une caserne à Besançon. Paul avait-il eu écho de la situation, c'est peu probable. Il fut informé par Louise de l'événement, et il n'eut pas même de rancœur pour la dénonciation, jugeant que les Rolland n'avaient pas eu le choix. Claudel croyait avoir dit un adieu sans retour à Vézelay. Pourtant, en dépit de son éloignement, sa présence persistera d'une façon imprévue. Un lieu aussi exceptionnel ne se laisse quitter pas si facilement

Rosie revint de Besançon très malade et très affaiblie, mais la sinistre affaire n'entama pas l'amour qu'elle portait à Vézelay. Elle voulut y séjourner à la Pension Saint-François, tout près de la Madeleine en 1946, puis à l'hôtel du Cheval blanc en 1948. Un essai de retour à Paris se solda par une chute, une fracture et une hospitalisation. Un lieu fut trouvé pour revenir dans la région, et ce fut à la clinique Billaudet d'Avallon que Rosie put s'installer en 1949. Elle y vécut jusqu'à sa mort en 1951. A l'arrivée, elle avait demandé à Louise de faire une démarche urgente à Vézelay : aller lui acheter une tombe. Elle voulait reposer auprès de la basilique de la pécheresse pardonnée, en parfaite communion avec Paul qui lui avait promis leur union pour l'éternité après leur mort⁴⁹. En attendant la résurrection, elle reposerait dans la colline « *altière* » où Paul l'avait obligée à venir dix ans plus tôt, au-dessus de cette mer de nuages dont l'église « *émerge dans son triomphe et dans sa solitude*⁵⁰ ». Elle avait trouvé enfin son habitation définitive. Un jour, j'y ai placé un peu de cette terre polonaise, rapportée pour elle

⁴⁸ Thérèse Mourlevat, *La Passion de Claudel, La vie de Rosalie Ścibor-Rylska*, Nouvelle édition augmentée, Paris, Phébus, 2011, Tokyo, Hara Shobo, traduction de Kanoko Yuhara, Kraków, Wydawnictwo Literackie, traduction de Malgorzata Kozłowska, Beijing, traduction de Ruoming et Claudine Cai, Köln, traduction de Eberhardt Wolff en cours de publication. Voir le site www.lapassiondeclaudel.fr

⁴⁹ Comme Paul le lui rappelait dans ses courriers, et comme elle l'écrivait encore à Louise en 1948 (lettres inédites).

⁵⁰ Edith de la Héronnière, *Vézelay, l'esprit du lieu*, Paris, Pygmalion, 2000, pp. 13 et 91.

de Cracovie où elle était née. Un court poème de Claudel, choisi par Louise et gravé dans la pierre, témoigne de l'immense amour que lui voua le poète. Auprès d'elle repose Louise depuis 1996, Louise qui avait voulu vivre ses dernières années dans la discrétion et le silence de Vézelay, afin de trouver comment préserver la mémoire de sa mère et lui rendre son vrai visage.

A Vézelay, Rosie était entrée dans sa vraie vie, celle de toutes les œuvres, des poèmes et drames, qu'elle avait inspirés. Rosie, dans son quatrième âge, assumait enfin pleinement l'Ysé de *Partage de midi*, la Prouhèze du *Soulier de satin*, et quelques autres figures surgies des *Grandes Odes*, de *La Cantate à trois voix* par exemple. Louise, en s'installant un peu plus tard définitivement à Vézelay, n'a cherché qu'à faire connaître un amour qui est la clé essentielle d'une œuvre gigantesque. A Vézelay, des claudéliens viennent du monde entier se recueillir sur la tombe. On y lit, gravé, un poème des *Cent phrases pour éventail*. Paul y affirmait que seule la fragilité de la fleur dont Rosie portait le nom pouvait « *exprimer l'éternité*⁵¹ ». Ainsi, par delà la mort, subsiste à Vézelay le témoignage de la beauté et de la grandeur de l'œuvre de Paul Claudel.

Thérèse Mourlevat

Docteur ès Lettres. Exécutrice testamentaire de Louise Vetch pour ses correspondances, ses photographies, ses papiers de famille.

⁵¹ Paul Claudel, *Œuvre poétique, Cent phrases pour éventail*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1967, p. 706.